

# QUIPROQUO

MONIQUE ROUSSIEAU

Histoire courte

## 15 avril

Je m'appelle Nathan, je suis vautre dans le salon et je commence à avoir froid.

Mes habits et le canapé se teignent de pourpre, le long de ma main gauche glissent des filets qui s'écrasent sur le parquet en gommettes joyeuses.

Je tremble, aurais-je la force de couper à droite avec ce membre qui paraît plus lourd au fur et à mesure qu'il s'allège ?

De mon portable s'élèvent les premières notes de violon de « Roméo et Juliette » : j'ai un texto.

Sûrement Anna qui, grâce à un téléphone d'emprunt, veut savoir si son portable est bien ici : oublié.

Oui, il est bien là, mais je ne répondrai pas.

Je me sens faible : l'émotion ou déjà la fuite de la vie ? Je commence à habiter un doux nuage quand soudain me parvient un cliquetis de talons, puis des cris. Anna me secoue, me gifle ! J'étais si bien dans mon cocon et elle n'arrête pas de me parler, si fort ! Sa tête près de la mienne, elle hurle, toujours les mêmes mots semble-t-il.

Dehors, une sirène assourdissante.

## Avant

Voici un mois et demi environ que j'ai revu Manuel. Je venais d'arriver à Aix et je cherchais un appartement à louer. Manuel et moi... les inséparables gamins puis les ados complices attirés par les mêmes loisirs et les mêmes bêtises. Mais les études m'ont éloigné de lui. Nous nous téléphonions, mais de moins en moins. Au fil des années, le travail nous accaparant, nous nous manifestions à dates fixes : anniversaires, premier de l'an.

Nous sommes restés trois heures à discuter dans un café. Tout ce qui scintillait en rose et bleu dans ma mémoire, secrètement enfoui comme en un nid fragile à l'abri d'un danger, il l'a évoqué : les jeux dont nous éloignions soigneusement les copains, nos week-ends, tantôt chez ses parents tantôt chez les miens, ce bonheur de retrouver notre affection. Dans la cerisaie familiale, tout était simple et calme et cela nous convenait.

Le soir venu, il a rejeté mon projet d'hôtel et m'a emmené dans l'appartement qu'il partage avec Anna, sa sœur qui est aussi un peu la mienne. Les joyeuses retrouvailles se sont prolongées, le logement comprend trois chambres, ils ont trouvé un colocataire en ma personne. Une vingtaine de jours comme en famille, mieux qu'en famille... Mais en même temps je n'en pouvais plus : cette promiscuité, cet élan chaque jour réprimé. Combien de fois ai-je cru déceler dans l'attitude de Manuel un geste retenu, dans ses regards envers moi un chaud pétilllement ? Je doutais et souffrais dans mon bonheur.

Un soir, Manuel, excité, nous annonça que son entreprise l'envoyait former des stagiaires au Japon pour quinze jours au minimum, il était content.

Mon cœur se crispa et une chape invisible instaura le vide alentour et en moi.

Trois semaines monotones.

Des messages lapidaires nous informaient que son travail était passionnant, qu'il ne comptait pas ses heures et qu'il nous raconterait tout à son retour.

Une semaine auparavant un texto s'est affiché sur le téléphone d'Anna, j'ai vu : « Manuel », la tentation était trop forte.

Il disait : « Japon sublime ! Les cerisiers en fleurs ont fait s'ouvrir mon cœur ».

Pour moi pas de message.

Depuis, je me fais de jour en jour des scénarios toujours plus sombres. Je suis désespéré, tout devient gris, trop gris.

**15 avril**

Anna, venue récupérer son téléphone, a appelé les pompiers dès qu'elle a découvert le drame.

En les attendant, tout en exhortant Nathan à rester éveillé, elle lui lit le message de Manuel, reçu un peu avant et qu'il a manqué : « Nathan, les cerisiers en fleurs ont décidé mon cœur : tu m'es si cher ! Je suis à l'aéroport, je reviens pour partager avec toi une vie insolite. »

Elle pleure et l'incite davantage encore à ne pas sombrer.

## **Vous voulez un épilogue ?**

Nathan s'en est sorti, il a dû subir bien des remontrances et des embrassades.

Il est heureux avec Manuel, même si de nombreux enfants ne s'invitent pas dans leur conte de fée.

Dans un endroit tranquille, ils ont acheté une petite maison devant laquelle ils ont planté un cerisier.